

*Vie des C.C.A.F*



## *Des analyseurs institutionnels...*

J'ai failli comme sûrement d'autres ici présents ne pas pouvoir venir. La grogne sociale crie dans les rues et coupe le rythme du quotidien et le confort des déplacements auxquels nous sommes habitués. C'est justement de ça dont il s'agit pour les grévistes, de déranger ce qui marche, en espérant donner à entendre ce qui ne marche pas.

Je remercie donc plus particulièrement la présence de tous ceux qui ont bien voulu courir le risque d'avoir à vivre des perturbations pour pouvoir rentrer chez eux après notre rencontre.

J'ai beaucoup pensé dernièrement à notre expérience institutionnelle aux CCAF et à la nécessité de saisir l'opportunité de nos présences, pour faire de notre AG un moment de partage de nos questionnements et de nos réflexions. Je vous livre ici brièvement celles qui me sont venues en espérant qu'elles puissent ouvrir au débat.

Une question me visite depuis un certain temps.

*Serait-il arrivé pour moi le temps de partir?*

C'est une question importante que je n'ai pas voulu écarter sans l'interroger. Elle m'a fait penser de suite à ces moments sensibles et riches dans le travail d'analyse associés à la perspective d'un choix à faire. Vous savez à la veille d'une séparation amoureuse, ou alors lors d'une rupture avec un lieu de travail ou encore lorsque la parole analysante s'engage dans la perspective d'une fin d'analyse.

C'est alors très naturellement que mes associations m'ont amené à revisiter des souvenirs des années vécues à la clinique de la Chesnaie et à la Borde, ces lieux où se pratique la psychiatrie institutionnelle. Ma venue en France avait été déterminée par le puissant désir de vivre l'expérience de travailler dans une de ces cliniques qui avaient osé accorder une dimension humaine et même honorable à la folie.

J'avais tout quitté à l'époque, mes espaces, mes amours, ma terre pour réaliser ce projet. Autrement dit, j'y tenais vraiment à rencontrer ce lieu. Des années après, c'est avec la même puissance qu'il m'est apparu avec clarté le moment arrivé de partir.

Les textes de *Tosquelles* et de *Jean Oury* avaient ouvert des perspectives à mes lectures freudiennes sur la psychose, mais c'est surtout le travail de René Lourau qui a donné un envol à mes interrogations sur l'intrication signifiante du social et donc de l'institutionnel avec ce qu'on appelait déjà à l'époque, la décompensation psychique.

Nous lui devons le concept *d'analyste institutionnel*, formulation du sociologue pour évoquer ce qui fait symptôme dans une institution et qui peut se manifester par des débordements sournois ou par l'émergence parfois bruyante des silences de ce qui reste caché.

*Oury* nous renseignait sur la nécessité de rester attentifs à ce qu'il appelait l'« *ambiance* » institutionnelle à laquelle le schizophrène est particulièrement sensible. Il avait emprunté à *Erwin Straus* la notion de « *paysage* » pour décrire une ambiance marquée par des présences, notamment par l'événement de se trouver soi-même avec l'autre, pris dans un rapport d'espace et de limites.

Certains paysages alors dégageraient l'odeur de la lourdeur ou de la lenteur de l'ennui, faisant signe de la présence du mortifère. Puis, par opposition, d'autres paysages feraient la fête à la vitalité de la vie, dessinant les couleurs de la légèreté et de la fraîcheur.

Entre ces deux paysages extrêmes peut se trouver n'importe quelle institution, de manière éphémère, renouvelée ou alors dépérissante jusqu'à sa disparition.

Notre paysage aux CCAF a perdu du relief et de la brillance des couleurs.

L'ennui institutionnel a ouvert des brèches à des plaintes qui prennent l'allure de l'inconsolable. Et la relance du désir pour des projets à partager, tant souhaitée par plusieurs d'entre nous, ne semble pas pouvoir se faire sans l'analyse de nos dysfonctionnements et le questionnement approfondi du malaise qui encombre notre lien associatif depuis des années.

Il est nécessaire, je suis convaincue, pour pouvoir s'en saisir constructivement par l'échange et le débat, que ce qui déborde ailleurs, revienne à l'AG.

Le fonctionnement démocratique auquel nous nous référons tant, s'il n'est pas rattaché au désir de transmission et d'élaboration partagée de notre pratique d'analyses, tombe dans la banalité du commun de n'importe quelle institution.

Si nous accordons à l'AG le pouvoir souverain d'entériner nos projets collectifs, il y a lieu alors de rappeler que c'est à elle que revient l'entière

responsabilité de ce que notre association devient. Je veux dire par là que chacun d'entre nous, qu'il assume une fonction institutionnelle ou pas, détient une part de responsabilité collective. Mais de quelle responsabilité je parle ? De celle qui est associée au désir et à sa parole, bien sûr. De ce désir qui a amené chacun d'entre nous à s'inscrire dans cette association et pas à une autre, et à soutenir ce désir dans la durée.

J'ai pu constater, de ce lieu d'expérience que peut offrir la participation à un Conseil, avec quelle facilité nous retombons dans le travers que nous voudrions éviter. Nous avons essayé de nous préserver, par un fonctionnement démocratique du phantasme du *Maître* qui hante l'imaginaire collectif des CCAF. C'est bien pourquoi les fondateurs de notre association avaient préféré accoler à la fonction, le nom de *coordonnant* plutôt *que* celui de la présidence ou du secrétaire.

J'ai interpellé quelques anciens pour leur demander qu'est-ce qui avait amené l'association à se doter d'un Bureau avec un président, un secrétaire et un trésorier.

Il semblerait que cela s'est produit lors de la grande séparation qui a réduit considérablement, en nombre, les actifs de notre association. Quoi qu'il en soit, si nous laissons tomber le nom du *Président*, auquel d'ailleurs, il n'est pas défini une fonction précise, je ne suis pas convaincue que cela nous débarrasserait de la tentation de faire appel à la figure du *Maître*, ne serait ce que pour chercher, aussitôt, à la faire tomber. Dans la même vaine, il apparaît la difficulté à de se débarrasser d'associer le pouvoir à la fonction du Bureau ou du Conseil.

Je vais évoquer trois points, qui ne sont sûrement pas exhaustifs, mais qui ont suffisamment soufflés à mes oreilles, et certainement aussi aux vôtres. Il vaut mieux les nommer et essayer de saisir la teneur de la difficulté, que de les laisser se perdre et empoisonner l'ambiance des couloirs.

*Premièrement, il semblerait que dans notre association, il ne serait pas possible de se parler, de s'adresser à un collègue pour lui manifester un désaccord ou pour lui suggérer des propositions.*

Que deviennent alors nos instances? Le Conseil, l'AG, et même nos collègues, un par un, si nous ne les considérons pas sous l'angle de la confiance, comme des lieux ou des collègues fiables pour accueillir la parole de chacun?

*Une autre forme de plainte se donne à entendre depuis plusieurs années, cela se dit par une sorte de lamentation à propos de la difficulté à prendre une place aux CCAF.*

Ces formulations surprenantes m'amènent à interroger ce qui peut être attendu, par certains d'entre nous, d'une association comme la nôtre.

J'aurais supposé, sûrement par mon attachement à l'expérience associative des CCAF, que nous partagions entre nous l'évidence que la place est donnée à tous. Mais que chacun doit assumer le risque de la prendre, sans que personne ne puisse ni le lui faciliter, ni l'empêcher de le faire. Je veux dire par là que c'est avant tout une affaire qui confronte chacun à son désir et à l'insistance, présente ou absente, qui ouvre à la possibilité de le soutenir. \*

Enfin, le troisième point s'accorde avec les deux premiers. *Ces plaintes qui ont atteint un degré exacerbé en disent long sur le manque de confiance et de fiabilité, alors que celles-ci sont nécessaires à un groupe pour pouvoir s'adresser et se confier.*

Cette absence de confiance nous en avons fait l'expérience très rapidement dans notre groupe de volontaires qui a constitué le *Conseil*. Cette instance censée, si besoin, représenter notre association et soutenir les orientations et les projets peut être amenée à accueillir des situations délicates qui exigent sensibilité et tact, tout simplement parce qu'elles impliquent des personnes, des collègues parfois en grande difficulté.

A peine notre groupe venait fraîchement de se constituer, nous avons eu affaire avec l'ingérence de quelques collègues non membres du Bureau qui n'ont pas pu s'empêcher d'intervenir alors qu'ils ne disposaient pas des éléments nécessaires pour analyser la situation. Le lien entre nous alors s'est trouvé mis à mal rapidement. Après cette situation nous sommes repartis boiteux, divisés.

Mais si la confiance a manqué envers notre groupe de volontaires, ce n'est qu'un signe d'un dépérissement plus large de la valeur de la parole et de l'échange au sein de l'association. *Quel difficile paradoxe adressons-nous à la psychanalyse!*

Aujourd'hui je me dis clairement, comme j'ai pu me le dire il y a vingt trois ans quand je me suis inscrite à notre association, qu'il n'y a aucune autre raison pour maintenir mon inscription ici, que celle de continuer à élaborer ma pratique clinique avec d'autres.

Mais justement c'est du partage de cette élaboration que nous nous sommes éloignés alors qu'elle était la vocation des CCAF et dont la dernière manifestation a été l'épuisement de notre dispositif de cartels de pratique.

Selon moi, c'est le retour à la parole analysante émanant de l'expérience clinique qui manque aujourd'hui à notre lien associatif. Mais exposer sa clinique exige, absolument, un lieu qui puisse offrir une écoute fiable dans une ambiance de confiance.

Sans cela, comment faire ?

Je serais intéressée à écouter tous ceux ou celles qui n'ont pas eu souvent l'occasion d'exposer leur travail clinique. Peut être que cela nous aiderait à renouer avec un lien qui privilégie la considération pour l'expérience et les possibilités de chacun.

*Lucía Ibáñez Marquez*

*Juin 2016*

**\* Note d'après l'AG :**

C. Colombier a réagi à mes propos sur ce point en rappelant la place des dispositifs censés faciliter l'expression de chacun. J'ai été de suite d'accord avec sa remarque, mais il y a lieu de souligner que le transfert sur les dispositifs suppose la présence et l'engagement de chacun. Qu'ils soient ignorés ou contournés marque ainsi la limite de ce transfert. C'est le transfert qui fait le dispositif et non pas l'inverse. Rappelons nous des derniers retours des cartels d'adresse nous faisant état de la difficulté des quelques cartels à se réunir, certains sont arrivés à le faire malgré les absents. Nous avons fait aussi cette expérience au Conseil qui s'est trouvé que peu de fois au complet.

Nos dispositifs aux CCAF, les cartels de pratique ou celui de la passe, mais aussi le groupe qui constitue un Bureau ont fait le pari que nous pourrions travailler avec ceux que nous n'avons pas choisis. Nous avons ainsi tenté de contourner l'emprise de la séduction transférentielle au cœur de la cooptation. Mais si des collègues ne s'adressent pas à ceux avec qui ils sont censés travailler, qu'est ce que cela vient dire sur le peu de confiance adressée à nos dispositifs ? Et pire encore, sur le peu de reconnaissance envers l'écoute et la disponibilité des collègues que nous côtoyons dans notre association depuis des années ?

Devant ces situations, les dispositifs n'y peuvent rien ! Sauf tout de même nous permettre de pointer leurs limites et dysfonctionnements.

La participation à un cartel, à une délégation ou encore au Conseil met en tension pour tout un chacun son rapport à la psychanalyse et au désir engagé dans sa pratique et son élaboration, et cela se manifeste par l'implication ou le désengagement à la fonction.

## *PARTIR ?*

Échos de l'A.G. du 19 juin 2016

par Estelle Denecé, Michel Didierlaurent et Marie Diebler

Serait-il temps pour Moi de partir ? Question que peut se poser chaque membre des CCAF.

Evoquer ce qui fait symptôme dans une institution.

Le détour par la psychosociologie, l'analyse institutionnelle, voire la très subjective histoire des cartels sont-ils un détour suffisant pour rendre compte de l'impasse actuelle ?

L'ambiance institutionnelle tirerait-elle du côté de la schizoïdie, comme les textes de Tosquelles et d'Oury tentent d'en cerner la logique ?

Notre malaise est-il dicible autrement que sous forme de passage à l'acte ?

Quel désir a poussé chacun à s'inscrire dans cette association, sachant que le fonctionnement démocratique peut tomber dans le commun de toute institution, mais qu'il est le seul à faire pièce à l'autocratie, et au fantasme du maître.

Entre coordonnant et président, la place de maître en est-elle pour autant vacante ? Auquel cas, comment penser cette question d'un point de vue institutionnel ?

Entre le un par un et le collectif, y a-t-il place pour l'élaboration singulière et en même temps pour la nécessaire remémoration des moments du collectif ?

Le paradoxe adressé à la psychanalyse tournerait-il autour d'une distinction impossible entre la position d'analysant et d'analyste ?

Les cartels de la pratique permettaient la création d'un espace intermédiaire tenant compte de ce paradoxe et le mettant à l'œuvre. Parler d'épuisement du dispositif semble pour le moins un euphémisme.

Le tour de parole institue les partenaires de l'événement énonciatif en possible écoute de la confiance placée au chœur du groupe.

L'aléatoire du tirage au sort a-t-il permis à chacun de prendre son tour ?

Quel(s) dispositif(s) mettre en place ?

Les propositions émises lors des échanges :

- *reprise des cartels des pratiques, avec ou sans tirage au sort*
- *cartels à thèmes*
- *cartels d'incidence de la pratique analytique sur d'autres pratiques*

Le retour à l'institution restant à définir, il sera choisi par chaque cartel selon sa forme et ses modalités (écrites et/ou orales).

La question de la passe, bien que proposée à l'ordre du jour, nécessite de reposer quelques questions : les difficultés à trouver des analystes intéressés d'où une « professionnalisation » des procédures. En revanche la réputation du dispositif au-delà de l'I-AEP est toujours vive, puisque certains demandeurs de la passe ne sont pas membres de l'I-AEP.

Cette assemblée générale, plus que jamais, s'est appuyée sur des positions énonciatives facilitées par plusieurs tours de table.

Un léger bruissement surgi du silence a fait entendre quelque chose d'un  
désir de travailler ensemble, d'écouter, de parler

Une journée à l'automne prochain sera proposée par des « Cartels »  
toujours vivants.

# *Correspondances*



JUILLET 2015/JUILLET 2016

Dominique Lallier-Moreau

Il y a juste un an , je m'apprêtais à faire mes bagages pour partir en montagne, bien décidée à y inclure le livre de Pierre Eyguesier *Psychanalyse négative*. J'avais en effet enthousiasmée par sa présentation dans le dernier courrier.

Et puis, soudain, au dernier moment ,je décidai de le garder pour la rentrée.

Prémonition? Gêne causée par le titre ?

J'ai donc gravi les pentes pyrénéennes, l'esprit serein, le corps léger, soucieuse de ne pas perturber l'ordonnance parfaite de ces paysages grandioses qui nous précèdent depuis des milliers d'années et qui, j'espère, nous survivront.

J'ai bien fait: le livre de Pierre aurait par trop lesté une marche qui se veut allégeante, désir d'accéder à l'imposante évidence d'une Nature qui nous ignore superbement et que pourtant nous détruisons.

#### AUTOMNE 2015: LE LIVRE DE PIERRE DONC

A peine redescendue des cimes où la contemplation du monde non humain m'étreint jusqu'au vertige, rejoignant ce bon plancher des vaches normandes dans un automne rutilant, je me jetai avidement dans sa lecture, impatiente d'y entendre la voix de cet ami avec qui j'ai partagé des heures de travail et de réflexion aux Cartels, dont j'ai pu mesurer l'étendue de la culture et l'intelligence au point, à certains moments de me sentir « bête » à ses côtés.

Et puis, et puis l'élan s'est brisé, bientôt remplacé par un agacement proche de la colère devant cette critique caricaturale de la psychanalyse et ses serviteurs, les psychanalystes. Faire de ceux-ci les suppôts du « grand-capital » dont la mission n'est autre que d'adapter les pauvres névrosés de notre époque à des vies confortablement « bourgeoises » et non subversives (je crois qu'il y a des coachs en tout genre pour cela) me semble tout à fait ahurissant de la part d'un esprit aussi aiguisé que le sien.

Affirmer, comme il le fait, plein de dépit, que tous les analystes ont voté « oui » comme un seul homme, au traité de Maastrich, n'est-ce pas un peu gros ?

Comment le sait-il? Pierre a-t-il sondé tous les analystes de France et de Navarre pour affirmer une chose pareille ?

Et quand bien même ,en quoi le fait d'être analyste implique-t-il d'être un Mélanchoniste convaincu Si j'ai pu constater globalement que les analystes que je connais sont plutôt de « gauche » quand ils expriment leurs positions politiques, je ne pense pas pour autant qu'ils votent tous de la même manière ou

qu'ils partagent les mêmes opinions sur les enjeux économiques ou sociaux de notre société.

Non! La psychanalyse n'est pas négative, pas plus que positive, d'ailleurs. C'est le regard que l'on porte sur elle qui l'est et ceci n'est pas une mince nuance !

Quant à la nostalgie d'un monde d'avant meilleur que celui-ci, elle me semble peu en rapport avec tous les témoignages que j'ai eu l'occasion de recueillir auprès de « petites gens »: ouvriers, marins, mineurs et depuis peu paysans: tous ont mené une vie de chien qu'aucun ne semble regretter.

Si l'image de deux hommes partageant un morceau de lard et un verre de vin à la lueur d'une bougie peut paraître éminemment romantique, elle occulte aussi la vie des femmes de cette époque à qui l'absence d'électricité a volé de nombreuses années.

Ce livre m'a convaincue que la passion de l'idéologie peut aveugler même les plus clairvoyants d'entre nous.

NOVEMBRE 2015

J'en étais là de mes réflexions que je m'apprêtais à adresser à Claire pour le courrier, quand soudain L'HORREUR et la sidération m'ont laissée en larmes et sans voix. Mais pas sans interpellation : dans cette douce province où « on n'a pas besoin de votre psychanalyse », j'ai soudain été pressée d'en dire quelque chose : « comment cela est-il possible? Comment des hommes sont-ils capables de ça ? » Une jeune adolescente m'a même demandé si elle aussi pourrait devenir terroriste. Qu'en sais-je? Et qui peut répondre à ces questions ?

Qu'est-ce qui fait basculer un être humain dans la barbarie, là où la parole et le sens n'ont plus de place ? Bien malin qui peut le dire et les quelques experts auto-proclamés qui s'y sont essayé ne m'ont pas convaincue.

Je ne crois pas que la barbarie soit l'apanage de jeunes de quartiers en quête de reconnaissance ou d'identité, sinon ce ne sont pas mille djihadistes que la France aurait connus, mais cent mille !

L'idéologie dont ces fanatiques meutriers se réclament est l'étendard au nom duquel ils peuvent donner libre cours à la pulsion de mort qui au fil des siècles a produit massacres, génocides et l'Holocauste ! Depuis la nuit des temps, l'homme tue, viole, martyrise au nom de la foi, de la loi ou du bien !

Pour moi la question qui se pose est assez simple: mais qu'est-ce qui déconne chez l'Homme? Son code génétique aurait-il été mal programmé? Ou est-ce la socialisation qui n'a pas marché pour cet étrange animal qui détruit ses semblables et son environnement ?

Vaste mystère !

## JANVIER 2016: ET SOUDAIN TOUT BASCULE

Un matin de janvier, alors que je venais de relever le courrier et pénétrai dans le hall du pôle médical où je travaille, je glissai sur le sol où la femme de ménage venait de répandre un produit cirant.

Je me suis retrouvée allongée sur le carrelage et pendant cinq interminables minutes dans l'incapacité totale de bouger bras et jambes. Je me mis à hurler de toutes mes forces devant l'horreur qui s'ouvrait devant moi: j'étais devenue tétraplégique! Le temps que les médecins arrivent et sensibilité et motricité étaient revenues: comme me l'a expliqué l'interne des urgences, en cas de commotion cérébrale, le cerveau se « déconnecte ». Heureusement pour moi, il a pensé à remettre le courant (mon cerveau, pas l'interne!) J'ai pris alors conscience du bonheur inouï d'être à nouveau au monde, de pouvoir bouger, marcher, toucher, rire, parler, aller et venir et du malheur indicible de ceux que la maladie ou la violence a privés de cette simple liberté d'être.

Les trop rares séances d'analyse du samedi matin me retiennent ici, m'empêchant d'assister aux A.G et je n'ai nulle envie de les annuler, justement du fait de leur rareté. C'est donc par l'intermédiaire du *Courrier* (merci Claire) que je me tiens au courant de ce qui s'y passe.

Je lis avec intérêt les écrits des uns et des autres et les interrogations qui secouent notre petite association, déjà « obsolète » ? d'après Jacques. L'adjectif me paraîtrait plus adéquat à la pratique d'un autre âge qu'il propose.

Faut-il sauver les C.C.A.F d'une mort annoncée ou réfléchir à la place de la psychanalyse dans le monde qui est le nôtre, aujourd'hui ?

La violence dont certains font état (le témoignage de Lucia est saisissant) n'est-elle pas le symptôme de ce qui nous traverse et nous agite: une perte de reconnaissance et de valeur dans une société dont les convulsions disent la fin d'un monde et l'avènement d'un autre où la psychanalyse n'aura peut-être plus sa place ?

## JUIN 2016

Bien que peu présente aux réunions, je reste membre de l'association que je ne quitterai que lorsque je n'aurai plus aucun patient. En effet je ne pense pas pouvoir soutenir seule ma position d'analyste (et je crois qu'aucun analyste ne le devrait). C'est ainsi que j'entends la célèbre formule de J. Lacan ; même dans l'infinie solitude de la fonction, on ne peut être analyste tout seul. La psychanalyse qui a changé radicalement ma vie et ma façon de la voir, n'est pas dans le champ des certitudes et des compétences mais dans celui du questionnement permanent. C'est d'ailleurs là que je situe la frontière entre psychanalyse et psychothérapie.

Un petit clic et j'envoie le texte à Claire.

Puis: mes godillots, mon sac à dos et hop ! Direction la montagne !

A toutes et à tous de belles et bonnes vacances.

P.S Je vous recommande un petit livre délicieux et aérien :

*Le garçon sauvage* de Paolo Cognetti (ed Zoé)

## CORRESPONDANCES

*Voici quelques mots des collègues que j'avais contactés par mail pour prendre de leurs nouvelles. Ces messages auraient dû figurer dans le précédent numéro. C.C.*

Marie-Françoise Franchisseur : « Je suis retraitée depuis le 1 juillet 2015. Ce n'est pas facile de franchir le pas mais mon nom doit me prédestiner pour le faire!!!

Je ne souhaite pas devenir correspondant: l'ambiance aux AG, la lecture du courrier..... ne correspondent plus aux idéaux de la fondation. Longue vie à cette association un peu atypique mais néanmoins encore vaillante. »

Christian Oddoux : « Cette question qui m'est donc posée par le mail présent m'amène à prendre la décision de me défaire maintenant des CCAF, ne me sentant vraiment plus partie prenante depuis pas mal de temps.

Je suis certain pourtant que leur direction restera des plus honnêtes et que je continuerai à leur accorder toute ma considération. Mais tellement peu de temps. Cordialement et merci d'avance de bien vouloir faire part à ceux qui restent des camarades de ma décision. »

Jean-Philippe Kempf : « Pour des raisons de convenances personnelles, je ne pourrai adhérer à l'association et ainsi être correspondant. »

*L'efface cachée dès l'être*  
(anagrammes)  
Farce cache fête de elles  
(gammes anar)

André Laviolette

Il est fascinant d'imaginer que l'on puisse lancer en l'air plusieurs alphabets et qu'il en retombe un texte lisible organisé selon une certaine logique. Cela n'est pas complètement impossible !... Mais en attendant cette occurrence, une pichenette dans quelques phrases connues ou non, en bousculant l'ordre des lettres...

*-Garantis 100% faits main*  
Grain sain, tamis 100% fat

*-Torturer les mots qui ont fait si mal*  
Risques :Tordre ton fait, mais lu tôt

*-Une folie pas normale*  
Or mal-lunée panse foi

*-La face cachée des mots*  
La fesse moche de Cacat'

*-Je ne comprends rien à vos problèmes*  
Je prends vos riens comme borne pale

*-Quelques bons mots nous réjouissent*  
Tous ne jouissent, quels bons moquers

*-L'inconscient est structuré comme un langage*  
Méga « slang » mou, cerné, constitue le « nunc » strict

*-La psychanalyse est au service de la vérité*  
Le pays du vice sert l'avé hérité, cas analysé !

*-Le rêve est une psychose*  
Le psy se rue « tévé nochès »

*-La sincérité totale contre la discrétion*  
Le dit, coté silence, se carrât notion rital

*-La mort est question de foi*  
Soit que la fête dort moins...

*-L'inconscient c'est le discours de l'autre*  
Toul : direct sur les coinces de l'instance

*-Etre soi à deux*  
D'eux ose taire

*-La psychanalyse est une expérience de parole*  
L'analyser est une science pro exhalée de papy

*-Cure de vérité*  
Re-curé évitéd

*-Paranoïa dirigée*  
Pano érigé dira aï

*-Se faire chahuter la structure*  
La tache fait rechuter sur rues

*-La femme n'est pas toute !*  
top : flemme a tassé tune

*-Il n'y a pas de rapport sexuel !*  
Psy n'lira « port de sexe » à Paul

*-La suite au prochain numéro*  
Le ti ponch a su nuire a amour

*- cartel est notre bon plaisir*  
Lent corps nait, se boire l'art.

*- le calme des matins*  
L'as camme le destin

*-Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés*  
Vissés tuent plus rond que dénouent les Vosges sucées

*-la religion est l'opium des peuples*  
Peupler l'italien de l'opossum in sex

*-Resituer le sujet dans son désir et sa vérité*  
Etre vert ne te dure, saisi et rissolé dans jus !

*-Une thérapie de l'angoisse*  
Héi ! l'ange poisse d'une tare !

*-Opération non de recentrage mais de décentrement*  
Centre de déments rage contre menton paranoïé DEI

*-Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse*  
Ta vach' s'cass l'cul à faire la queue, tel à l'année

*-Faut pas crier victoire avant « d'avoir tué la peau de l'ours »*  
Faut croire la parole d'ours tué avant avis d'vipère au tic

*-c'est en lisant qu'on devient liseron*  
lis tant qu'envies, donc soi, lent René !

*-vérité en deçà des Pyrénées erreur au-delà*  
erre verte dédiée au cas dur : lys à penne re-né

*-La vie à mon âge n'est pas facile mais le printemps est beau et l'amour aussi*  
A ! le vice ne fait pas le printemps beau, mais l'amour geste sous le matin asa !

*-le réel c'est l'impossible*  
L'impôt cessible : l'ère sel

*-je suis obstiné je disparaiss*  
Jésus dit « obéis ! Si je pans'rai... »

*-On a besoin de poètes*  
Oo ! Eden ! Bas soin pété !

*I-AEP, Convergencia*



*POUR ÉVOQUER LA FIGURE DE DANIEL BONETTI  
A L'INTER-ASSOCIATIF*

Préliminaires

1. Sa bouille
  - a. Des yeux rieurs d'enfant attardé
  - b. Un grand corps dégingandé de coureur de marathon
  - c. Une tête à peindre de grand humaniste de la Renaissance
  - d. Un personnage de Julien Gracq (Bersillie-la-forêt ne devant pas être loin des parages où se déroule *Un Balcon en Forêt*)
2. Notre rencontre, qui s'est faite dans le cadre de l'I-AEP, a tout de suite été la rencontre de la rencontre de chacun avec un autre soi-même. J'en fais saillir les traits pertinents :
  - a. Sa double allégeance de ni...ni...
  - b. Son amour des langues, des patois et du trans-langues enracinant chaque mot dans une étymologie soit érudite soit de pure fantaisie.
  - c. Sa non-assimilation à sa culture ambiante, mais couplée aussi avec une sur-adaptation.
3. En marge de l'I-AEP
  - a. C'est par lui que j'ai été invité à venir parler de mes livres au Questionnement et avec lui que je me suis perdu dans Bruxelles arrivant donc toujours en retard...
  - b. C'est tout de suite à lui que j'ai pensé, lorsqu'un ami de Barcelone, en rupture avec Jean-Pierre Klein et voulant refonder un institut de formation à l'Art-Thérapie, plutôt inspiré par la psychanalyse, m'a demandé de lui proposer un enseignant.
  - c. Dans ce rôle, Daniel a fait merveille et s'est rendu à Barcelone et Gérone pour des week-end de travail, au rythme d'une à deux fois par an, de mars 2005 à décembre 2011, pour y délivrer un enseignement extrêmement vivant en bon castillan, et enrichissant de part et d'autre je crois.
  - d. Les textes de cet enseignement ont été archivés par Miquel Izuel < miquelizuelcurria@gmail.com > et sont à la disposition de quiconque se verrait intéressé, parmi ses proches ou ses collègues s'ils lisent le castillan.

*A. Rappel succinct de la structure de l'Inter-Associatif et de la nature du lien qu'il tisse entre les délégués de ses associations.*

**1. Structure de cette institution d'institutions jusqu'en 2014**

**a.** Les deux délégués (ou plus) de chacune des associations partenaires se réunissent quatre fois par an pour former une "coordination de l'I-AEP", en principe éphémère et n'ayant pas d'existence légale, contrairement à chacune des associations participantes.

**b.** Elle se dote cependant pour six mois d'un secrétariat tournant par ordre alphabétique et assumé par une association française et une autre européenne ; celui-ci expédie les affaires courantes entre les coordinations et rédige dans cet intervalle le compte-rendu des séances

**c.** Ces coordinations ne se contentent pas de gérer l'administration des questions afférentes aux diverses tâches qui se proposent soit pour maintenir le lien entre les associations soit pour l'amplifier à de nouvelles associations qu'elle soumettent à une procédure d'admission.

**d.** Son fonctionnement se veut rigoureusement démocratique, se fondant sur le principe : une association = une voix

**e.** Chacune de ces coordinations a pour principal souci de susciter les associations susceptibles d'organiser, deux fois par an (l'un, début décembre, l'autre, début juin) un Séminaire inter-associatif au cours duquel sera débattu un thème de théorie ou de clinique de la psychanalyse faisant actualité et susceptible, d'abord d'attirer un public formé, au-delà des délégués, par les membres des associations participantes, voire par des personnes extérieures dans les différentes villes européennes où ces associations sont représentées, et ensuite de mettre conjointement au travail des membres des différentes associations se retrouvant pour le préparer à l'extérieur de leur cercle habituel de travail, sous l'égide de l'association organisatrice

**2. Depuis septembre 2014**

**a.** Suite à de longues discussions, et sans rien changer à cette structure, l'I-AEP s'est lui-même constitué en institution sous la Loi de 1901, se dotant d'un président, d'un secrétariat plus prolongé et de finances propres.

**b.** Cette décision a été prise après le départ des principales "grosses" associations (l'ALI, puis la SPF, enfin Espace Analytique), pour donner autant de poids politique à ce regroupement d'associations relativement "petites" que pourrait en avoir chacune de ces associations dissidentes.

**c.** Ce changement de statut a été fait, malgré le désaveu de Daniel Bonetti, qui en a profité pour tirer sa révérence, alors qu'il était resté le délégué officiel ou officieux de son association depuis la fondation de l'I-AEP en 1995. Je suppose que votre délégation vous a dûment tenus informés de ce changement et que le Questionnement l'a avalisé.

## *2. Nature du lien “inter-associatif” et style de parole de ses délégués.*

- a.** On peut souvent constater que la parole du délégué d’association, bien que censée incarner l’identité particulière de son groupe et faire respecter par les autres son rapport hétérogène à la théorie de Freud et de Lacan, oublie en fait qu’il parle en représentant de cette différence, jusqu’au moment où une décision en vient à devoir être soumise au vote et où ce délégué peut être tenté de différer le sien, sous prétexte qu’il éprouve soudain la nécessité d’en référer à son instance dirigeante.
- b.** Ce délégué est donc constamment clivé entre son allégeance à l’association qu’il représente et son allégeance au groupe que finissent par former ces délégués entre eux, surtout si leur association les reconduit d’année en année et s’ils deviennent, ce qui était le cas de Daniel ou de moi-même, des “caciques” de ce lien inter-associatif.
- c.** Raison pour laquelle des votes, au besoin à bulletins secrets, sont très rarement effectués, dans la mesure où ces discussions de délégués, pris qu’ils sont dans ce double lien, visent à différer ce moment où la sacro-sainte hétérogénéité à respecter se traduirait en véritable différend pouvant déboucher sur un conflit, voire une scission, alors même que la raison d’être de l’I-AEP, et de sa fondation en amont de la Dissolution de l’École Freudienne de Paris, aura été de rétablir un lien entre des associations dissidentes dont les chefs ne se parlaient plus.
- d.** Le style de parole entre ces délégués oscille donc entre le côté tatillon des palabres autour de l’administratif, pouvant aller jusqu’à l’obstruction et commençant toujours par des discussions à n’en plus finir sur le compte-rendu, plus ou moins fidèle, de la coordination précédente, et les envolées théoriques les plus pointues, à l’occasion des problèmes soulevés par le choix et la discussion des thèmes des différents Séminaires.

### *B. L’invention du style propre à la prise de parole à l’Inter-Associatif et le rôle décisif de Daniel Bonetti dans sa trouvaille.*

- 1.** La situation qu’a rencontrée Daniel lors de la Fondation de cet inter-associatif pourrait se caractériser par les traits suivants :
  - a.** Une majorité d’associations était représentée, non par des délégués, mais par leur dirigeant ou des grandes gueules très proches d’un pouvoir s’exerçant plutôt de façon pyramidale et faisant jouer un transfert sur des personnes plutôt que sur une théorie ou un idéal, la tradition des associations freudiennes, encore exacerbée par la personne et le rôle joué par Lacan dans l’histoire du mouvement analytique, n’ayant absolument rien à voir avec un fonctionnement vraiment démocratique.

**b.** Quand on avait affaire à de véritables délégués, ceux-ci le devenaient à la lettre, appliquant des consignes, jouant de l'obstruction administrative et pratiquant souvent la politique de la chaise vide. Ceux-ci devenaient les représentants d'un potentat qui voulait tout de même que son association figure sur la liste, mais sans partager en rien l'esprit qui animait ceux qui désiraient promouvoir par ce moyen un véritable changement dans la transmission de la psychanalyse.

**c.** Il est de notoriété publique qu'à ces différents moments de l'histoire compliquée où le mouvement analytique s'est trouvé aux prises ces dernières années avec des tentatives de détruire la spécificité de la psychanalyse, et que, lorsque des décisions importantes auraient pu être prises au nom d'un consensus entre les associations de l'inter-associatif, de tels dirigeants se sont arrangé pour aller en ordre dispersé dans les ministères faire valoir des idées ou des raisons qui n'étaient pas en soi tellement différentes de celles prônées à l'intérieur de ce consensus, mais qu'ils ont toujours préféré pouvoir attribuer à leur faconde et à leur entêtement, surtout s'ils parvenaient à faire passer ces idées et obtenir satisfaction.

**2.** À quel Daniel Bonetti ai-je eu donc affaire à l'Inter-Associatif ?

**a.** Nullement à un délégué qui serait à la fois un dirigeant investi de pouvoir dans son association, mais essentiellement à un psychanalyste le restant jusqu'au bout des ongles, c'est-à-dire, à un insoumis.

**b.** Il n'était donc pas non plus l'un de ces démocrates à tout crin dans la tradition jacobine qui aurait voulu que l'on puisse voter jusqu'à sur la pertinence d'un concept psychanalytique, voire d'une interprétation.

**c.** Cela ne faisait pourtant pas de lui un anarchiste qui ne se verrait pas embarrassé par les règles du bon fonctionnement d'une assemblée, où il est vrai qu'il pouvait parfois jouer au tribun sophiste, ayant à vrai dire pas mal de facilités pour ce qui était de proférer la réplique drôle qui fait mouche et qui retourne un auditoire en sa faveur.

**d.** Je dirais plutôt que j'ai rencontré en ce lieu un psychanalyste qui aurait fait de la parole entre analystes, se jouant hors du social dans le champ privilégié de cet inter-associatif sans représentativité, un sorte de terrain d'investigation privilégié où il pouvait mettre à l'épreuve certaines intuitions cliniques dont il parvenait à faire des hypothèses directement applicables dans le champ politique.

**3.** Je caractériserais le style de parole que Daniel a donc inauguré ou dû inventer par les traits suivants :

**a.** Une parole arrachée et à l'emporte-pièce faite pour ramener des psychanalystes de la politique politicarde à une véritable politique de l'analyse, en fait à considérer comme d'un seul tenant par rapport à sa pratique, de part en part politique, "par un autre tour", comme s'exprime Pascal à propos de la folie.

**b.** Cette parole politique visait à s’opposer au conformisme attendu des délégués de ces associations, prises jusque là dans la tradition essentiellement non-démocratique de cette “transmission charismatique”, comme s’exprime Max Weber, inhérente au discours freudien orthodoxe et encore aggravée par l’enseignement, essentiellement oral, de Lacan.

**c.** Daniel a donc été, avec quelques autres, dont Michel Guibal serait un bon exemple, un véritable pionnier sur cette terre nouvelle de l’Inter-associatif, arrachée à l’origine dans une sorte d’espace interstitiel entre des associations constituantes où la démocratie, c’est un euphémisme, n’était pas vraiment à l’honneur.

**d.** Pour y parvenir, il avait fallu ne pas se soumettre au modèle empesé de psychanalystes qui ne s’aperçoivent plus qu’ils sont essentiellement dédoublés et qui s’enferment soit dans un narcissisme qui les condamne à pratiquer de la psychanalyse appliquée qui n’écoute pas l’autre, si celui-ci ne vient pas confirmer la théorie reçue, soit dans une forme bien particulière d’autisme retrouvé, parce qu’ils ne vivent plus que dans l’osmose à la parole de tous ces autres qui ont envahi leur existence, au point de la saturer avec du signifiant devenu cependant équivalent à une sorte de bruit. Daniel aura été justement, à l’inter-associatif, un des analystes les plus fins de la clinique de l’autisme précisément, mais aussi de l’infatuation analytique qu’il savait débusquer sous toutes ses formes récurrentes.

**e.** Autant dire qu’il aura été un de ceux qui auront su décrypter, sans jamais tomber dans l’analyse sauvage, cette parole différente entre analystes, quand elle se risquait dans le champ inter-associatif, en faisant d’elle une sorte de terrain d’investigation privilégié.

### *Conclusion*

Lorsque j’ai accepté d’être désigné par l’une des coordinations de l’I-AEP pour me rendre à Bruxelles y faire cet hommage à mon ami, il faut que je vous dise que j’ai été pris d’une forte angoisse. Car aucune source documentaire ne saurait rendre compte du type d’invention dont Daniel s’est, selon moi, rendu capable dans la circonstance bien précise de toutes ces coordinations auxquelles il se rendait assidûment.

En l’absence d’aucune source ou référence - car inutile de vous dire que les compte-rendu des coordinations sont avarés de noms et ne restituent jamais le style d’une intervention - il fallait m’en remettre à ma mémoire défaillante et à elle seule, pour vous restituer le rôle unique qu’il a su ou pu jouer dans ces réunions. J’espère que cela vous aidera à comprendre pourquoi l’Inter-Associatif présente un intérêt qui se renouvelle et qui offre des séductions auxquelles bien des psychanalystes ne peuvent que succomber, lorsqu’ils se sentent en rupture de ban.

Mais n’était-ce pas justement le cas de Daniel, et viscéralement, au sein même de son association : le Questionnement Analytique ?

Je vous remercie, mesdames et messieurs du Questionnement, de m'avoir écouté avec toute cette patience, celle qu'il n'avait justement pas ! Je suis sûr qu'il n'aurait pas cessé, s'il était encore ici, de m'interrompre pour me remettre à ma place de flagorneur impénitent...

Jacques Nassif

## LETTRE OUVERTE AUX ASSOCIATIONS MEMBRES DE CONVERGENCIA

Convergencia aujourd'hui?

Une convergence... pas sans quelque divergence

Ou comment donner sens à notre absence

*Voici la lettre ouverte adressée à toutes les associations de Convergencia. Cette lettre, rédigée et signée par les CCAF et Analyse Freudienne, a été envoyée au moment de la CLG qui se tenait cette année à Florianopolis en juin. M.S.*

Cela fait maintenant presque 20 ans que « Convergencia » a été fondée par une cinquantaine d'associations d'Amérique du Sud, du Nord et d'Europe. Il est tout à fait remarquable que nombre de mouvements (le Lacano-Américain, l'Inter-Associatif Européen de Psychanalyse, l'Aire Méditerranéenne, etc.) aient pris naissance dans une même période. Il semble bien qu'aucun de ces collectifs n'ait été créé par le désir d'annuler la dispersion des associations, suite à la dissolution de l'Ecole Freudienne de Paris ou du fait de l'histoire de la psychanalyse en Amérique Latine par exemple.

Il s'agissait bien davantage d'apprécier cette dispersion comme une diversité féconde, une chance pour la transmission de la psychanalyse. La création de ces nouveaux ensembles reposait sur le pari de liens sociaux différents entre analystes.

Certes une des raisons majeures de la fondation de Convergencia était politique : faire exister un autre mouvement mondial que les deux qui existaient déjà à ce moment-là (l'IPA et l'ECF) et permettre que le discours du maître ne soit pas prévalent dans ce nouveau type de lien politique et social.

Mais les associations fondatrices, dès le départ, avaient aussi le projet de créer un espace pour qu'un certain nombre de tensions y prennent place, sans qu'il soit immédiatement question de les réduire. La prise en compte de la multiplicité des liens de travail entre analystes permettait en effet le repérage d'une tension chez l'analyste entre le un par un et l'inscription associative. En d'autres termes, entre l'irréductible singularité de l'acte au un par un et les quelques autres du collectif.

Cette prise en compte des tensions n'avait pas pour but de les faire disparaître ou de les réduire. Il n'était pas question de chercher l'unisson, de faire du un mais de surtout ne pas résoudre cette tension en la réduisant coté prévalence de la singularité de l'acte ou pire de la réduire coté collectif à une stricte

hégémonie des quelques autres versus démocratie. La constitution même de Convergencia, conçue non pas sur un mode pyramidal, mais comme un réseau, un tissu, en témoigne.

Quelle magnifique idée que celle qui consiste à parier sur les déplacements, sur l'entrecroisement des langues pour que la psychanalyse se transmette.

Mais comme nous ne sommes pas sans le savoir même si nous l'oublions sans cesse, une fois réalisés, les grands projets ont tendance à se déliter. Les tensions si fécondes qui permettaient de la créativité dans Convergencia se relâchent et les travers, que les associations fondatrices se promettaient d'éviter, se réinstallent à petits pas.

Peut-être sommes-nous dans ce temps-là dans Convergencia.

Ainsi donc, les deux dernières rencontres du CLG à Buenos Aires puis à Madrid ont montré, à notre avis, une difficulté à la fois du respect de nos statuts et, problème plus grave encore, du respect de la parole de l'autre. A propos du processus d'admission des associations, nous avons pu entendre publiquement énoncer, pour la première fois, que parfois la nécessité politique prévalait sur le respect des règles que nous nous sommes fixées. Nous sommes absolument d'accord pour ouvrir les portes aux institutions qui se rapprochent de Convergencia année après année au nom des valeurs qu'elles entendent défendre. Mais sans laisser de côté la nécessité de passer par les obligations statutaires. Les statuts se réfèrent à des items à respecter (présentations publiques devant les autres institutions, argent, temps de réponse), sans exception. Nous savons en psychanalyse à quoi renvoie l'exception.

Un forçage a pourtant eu lieu qui, sous des apparences démocratiques, a semé un malaise qui ne s'est à ce jour pas dissipé. Comment entendre aujourd'hui qu'il ne soit pas possible d'envisager l'analyse approfondie du processus d'admission des associations à Convergencia?

Dans la même veine, est réapparue par exemple la proposition que, dans les colloques et congrès de Convergencia, y soient présentées non plus les discussions des textes de chaque association par d'autres associations tirées au sort mais qu'à chaque texte soit accolé un nom d'auteur et que ce soit cet auteur qui le présente. Ainsi dès que fut accepté le projet et les modalités du congrès de Madrid, un certain nombre d'associations n'ont eu de cesse que de remettre en question les choix, pourtant démocratiquement votés lors du CLG de Buenos Aires, mettant ainsi en péril le bon déroulement et l'organisation de ce futur congrès, qui par ailleurs fut un franc succès.

Notre position est de soutenir, encore et encore, les dispositifs dont nous pensons qu'ils assurent une modalité essentielle au sein de Convergencia. Ces dispositifs donnent la place principale aux lecteurs plutôt qu'aux auteurs. Ils

permettent que ce qui a été écrit soit lu et interprété par d'autres et que s'entendent ainsi les trébuchements de la pensée, ses ratés. Si on fait le choix d'un retour au discours du maître, plutôt que de respecter les nécessaires tensions entre l'irréductible singularité de l'acte au un par un et les quelques autres du collectif, cela ne fait que semer le discord et rend difficile de converger.

Ces questionnements nous paraissent suffisamment importants pour que nous ayons décidé de vous les adresser, tout en faisant le choix de ne pas participer pour cette fois au CLG.

Bien cordialement,

***La délégation des Cartels Constituants de l'Analyse  
Freudienne***

*Michèle Skierkowski*

*Lucía Ibáñez Márquez*

*Jean Christophe Amestoy*

***et la délégation d'Analyse Freudienne.***

*Chantal Hagué*

*Mercedes Moresco*

*Robert Levy*

*Juin 2016*

Chers collègues,

Bien que désormais à l'écart des débats, je vous encourage: ce qu'évoque le texte communiqué sur l'évolution de Convergencia me paraît très clair et le retrait de ces associations conséquent.

"Politique d'abord": c'était le slogan de Maurras et de l'Action Française entre les 2 Guerres Mondiales. Et on a enchaîné les exceptions.

Je soutiens les rédacteurs de cette lettre.

Avec cordialité,

Françoise Wilder

*Textes et rebonds*



## *RETOUR DU REFOULÉ*

JACQUES NASSIF

Oubliant tout ce que j'ai pu savoir, quand il m'arrivait d'être psychanalyste et pensant qu'il me suffisait de me remettre dans la peau de l'un des fondateurs de notre association, j'ai prétendu, juste avant notre précédente A.G., pouvoir lever le refoulement, comme s'expriment les naïfs, qui avait présidé à cette fondation, faisant l'hypothèse que notre désir était à l'époque, mais encore et toujours, d'être inscrits, en tant que psychanalystes, sur une liste encore plus légitimante, si possible, que les autres : celle du "pas de liste d'analystes au départ" ; et qu'il fallait donc, levant ce refoulement, donner accès à un tel désir et le remettre en selle, pour relancer le désir défaillant de nos membres, apparemment peu désireux depuis quelques temps de travailler vraiment ensemble.

Ma proposition a fait long feu, et ce n'est évidemment pas ainsi qu'on travaille, entre divan et fauteuil. Quand il y a de l'analyse, c'est parce que des sujets se voient confrontés à la nécessité de reconnaître qu'il y a du malaise, et que ce malaise est créé par des symptômes dont on s'accorde la permission de penser qu'ils viennent attester du fait qu'ils constituent des "retours de refoulé", des conséquences, donc, ni voulues ni prévues, du refoulement sauvage qui a dû les provoquer.

Mieux valait donc que je ne mette pas la charrue avant les bœufs, en prétendant lever un refoulement identifiable a priori comme la cause des symptômes constatés ; mais que je m'attache plutôt à pousser ceux-ci jusqu'à leurs ultimes conséquences, en les suivant jusqu'au pire, afin de découvrir ainsi de quoi ces manifestations du malaise pourraient bien être le retour, étant en plus tout aussi évident que le refoulement n'est pas le seul des mécanismes de distorsion et déguisement du désir, surtout au sein d'une réalité aussi complexe que celle d'une collectivité de sujets prétendument analysés.

Or là est précisément toute la question : n'y a-t-il pas lieu de penser que ceux qui choisissent de devenir analystes sont précisément ceux qui s'aperçoivent qu'ils n'en auront jamais fini avec la souffrance névrotique qui les a menés à demander une analyse, de telle sorte qu'ils s'emploient à faire servir cette souffrance à une meilleure compréhension de toutes ces lettres en souffrance qu'on leur demandera ainsi de déchiffrer, y étant restés suffisamment sensibles ?

Ils se révèlent donc spécialement mal conformés pour s'adresser à d'autres psychanalystes avec lesquels ils pourraient mettre en commun leur "en souffrance" à eux, comme s'ils pouvaient ainsi s'octroyer une légitimité à exercer un acte aussi insensé et qui ne porte vraiment à conséquences que s'il n'est pas autorisé par les autres, l'institution analytique restant donc prise à

chaque fois dans le double lien d'une autorisation à ne pas s'autoriser des autres !...

Il faut croire que, jusqu'à il y a quelques années, notre association est parvenue, je ne sais par quel miracle, à donner la parole à des collègues qui se reconnaissaient comme tels entre eux et qui pouvaient se parler de leur pratique, sans que cela entraîne l'expression de ce que certains ont eu le courage d'appeler par les seuls noms qu'il méritait : du "désaveu" ou du "discrédit".

Car il est certes important de reconnaître ici qu'ont eu lieu des agissements assurément inqualifiables et qui ont pu être reconnus comme relevant de la sauvagerie ordinaire, pourtant jusqu'ici conjurée au sein des relations habituelles que nous étions parvenus à entretenir au sein de notre petite communauté.

Mais il est évident qu'une telle sauvagerie est à prendre comme symptomatique de la violence qui avait pu se faire jour, en amont et au sein de l'association elle-même, dans la mise en cause de personnes dont la pratique, au sein des cartels du même nom, n'avait pas su être respectée au nom d'un pacte de non-agression élémentaire pour qu'un tel dispositif puisse encore perdurer.

On s'en prend aujourd'hui au tirage au sort qui constituait ces cartels, mais c'est évidemment botter en touche pour ne pas avoir à reconnaître le désagréable de ce qui pourrait être qualifié au mieux par le manque de tact ou la discourtoisie, alors que des analystes, quand ils s'exposent à raconter leurs histoires de cas, sont encore plus fragiles que les patients dont ils nous parlent, comment peut-on l'avoir oublié ?

Or ce coup une fois porté, s'effondrait en même temps ce qui pouvait être considéré comme une invention institutionnelle originale pour assurer entre psychanalystes de différentes générations une indispensable transmission, cela même qui pouvait nous permettre de croire que notre association pouvait fort bien exister en dehors d'un ancrage dans des enseignements de type universitaire, assurés par des personnes qui restaient au mieux des épigones de la pensée, mais que l'on ne pouvait considérer, pour ce qui est de transmettre l'analyse elle-même, que comme des singes du maître.

On me dira que si l'inter-associatif jouait son rôle, une saine complémentarité pouvait s'exercer, de telle sorte qu'une sorte de division du travail fonctionnant entre les associations membres, certaines pouvaient assurer des enseignements et séminaires de qualité, alors que nous offrions des dispositifs susceptibles de mettre au travail les jeunes analystes au courant du fait que ce qui se passait chez nous était différent et inappréciable. De fait, nous avons surtout été crédités du fait que nous pouvions continuer de rendre de fiers et distingués services aux collègues d'autres associations avec, par exemple, notre façon tellement rigoureuse de pratiquer la passe dont nous pouvions leur offrir un dispositif mieux préservé des effets de pouvoir ou de transfert ayant cours partout ailleurs.

Mais il est bien évident que la passe elle-même ne sera plus ce qu'elle était, quand les membres des cartels de passe officiant en jury, et tous d'abord issus de l'expérience des cartels de pratiques, ne seront plus là pour exercer cette tâche difficile. Et ils se font déjà plus rares, de même que la liste des passeurs s'amenuise, ceux-ci n'étant plus nommés que par trois ou quatre analystes de la vieille génération assumant encore cette responsabilité.

Que ce soit donc du fait d'une oxydation des liens entre associations au sein de l'inter-associatif ou du fait de la non-articulation entre ces deux piliers de l'édifice institutionnel des CCAF : le dispositif sur la pratique et celui de la passe, la difficile gestation d'une association de psychanalystes existant d'abord par elle-même, c'est-à-dire, par sa capacité de production et d'invention des moyens de transmettre ce dont témoigne le "bout de réel" auquel ses analystes se raccrochent risque d'être mise à mal et nous faire aboutir à un avortement, tardif peut-être, mais inéluctable.

Tout cela pourrait évidemment être formulé, discuté et réélabore au sein même de notre association, si la psychanalyse y était encore suffisamment vivante pour nous permettre d'inventer le dispositif au sein duquel ce genre de dialogue ou de débat musclé pourrait encore avoir lieu. Mais ne faut-il pas remonter encore plus haut, c'est-à-dire, du côté du lien que nous entretenons dans l'enclos individuel de notre pratique avec la psychanalyse elle-même ?

Y croyons-nous encore assez pour avoir envie de nous convaincre que nous sommes de vrais et de bons psychanalystes, afin de le faire savoir à d'autres ? Le discrédit que nous sommes capables de jeter sur la pratique ou la politique que d'autres se risquent pourtant à formuler au sein de nos A.G., le seul dispositif encore en vigueur chez nous, n'est-il pas d'abord le symptôme du manque de foi qui nous a touchés en ce qui concerne l'effectivité de notre pratique à nous, quand elle ne marche plus si bien et que les nouvelles demandes se font plus rares, ou de notre politique qui ne parvient pas à nous renouveler en attirant de nouvelles recrues, même si elle se voit encore respectée, voire appréciée par d'autres associations ?

Mais poussons encore plus loin l'analyse de ce marasme. Savons-nous encore ce que nous faisons, quand l'acte psychanalytique a l'air d'avoir des effets profitables à nos pratiques ? Serions-nous encore capables d'expliquer comment et pourquoi ça marche ? Ou nous donnons-nous véritablement le moyen de comprendre, si ça ne marche pas, pourquoi on nous quitte prématurément ? Nous sommes-nous interrogés pour savoir pourquoi nos écrits ou nos associations ne rencontrent plus ni le prestige ni le respect dont ils bénéficiaient, que ce soit dans le monde des intellectuels ou dans le bon public des éventuels usagers, même si, aujourd'hui, on leur dit pis que pendre de la psychanalyse ?

Sommes-nous encore prêts à considérer que mieux vaut faire cause commune, que ce soit au sein même de nos vaillants petits groupes si propices à une transmission de bon aloi ou au sein des regroupements inter-associatifs qui ne sont plus la panacée qui permettrait de nous faire survivre en cas de faillite de

notre crédibilité à nos propres yeux ? Et cette cause commune parviendra-t-elle à contrer les “petits meurtres entre amis”, quand ils sont manifestement le symptôme de refoulements ou de dénis qui maintiennent en nous soit la phobie de l’analyse soit sa fétichisation (à moins que ces symptômes ne dérivent de l’analyste que nous avons eu et dont nous déplorons l’absence ou dont nous constatons l’impéritie).

Or nos analysants sont pourtant là qui ont besoin d’un lieu d’énonciation de l’analyse qui ne soit pas le seul divan que nous leur offrons et auxquels nous permettons souvent d’aller bien au-delà, dans leur analyse, que nous avons nous-même pu rêver d’arriver. Alors, comment pouvons-nous baisser les bras au point de préférer nous adonner au jeu de la mesquinerie et des mauvais coups à l’égard de nos plus proches compagnes et compagnons, alors que ceux-ci sont pourtant les plus immédiats garants du fonctionnement des dispositifs au sein desquels l’énonciation nouvelle de nos analysants pourrait trouver le moyen de se faire entendre ?

Je ne voudrais justement pas que le fait de soulever cette question soit entendu comme un appel moralisant au devoir de poursuivre coûte que coûte le rêve d’une expérience de transmission de l’intransmissible de la psychanalyse. Mais si ce rêve a fait long feu, mieux vaudrait nous le dire franchement, au lieu de recourir à des mises en cause personnelles, et nous quitter sans plus de fracas, pour nous donner rendez-vous dans des lieux ou des temps où nous nous sentirions mieux assortis à notre destin de psychanalystes, des psychanalystes qui seront nécessairement sur le déclin, tant que leur espoir de nouvelles rencontres avec un discours mieux assuré ne sera pas satisfait.

Jacques Nassif

## UN REBOND QUI EST AUSSI UN APPEL À D'AUTRES REBONDS

Jacques, lorsque tu m'as envoyé la deuxième version de ce texte, tu as terminé ton courriel en disant : « Et j'espère te lire bientôt, surtout si tu me trouves trop pessimiste. » Je ne sais pas à quoi tu pensais exactement, propositions pour une nouvelle réécriture peut-être ? Je prends le risque de réagir dans les pages du Courrier, sous forme de rebonds, à partir de ce qui a accroché mon attention, sans me prononcer sur l'ensemble de ce que tu « énonces », sans déplier ton travail comme sait si bien le faire Luc Diaz.

*« N'y a-t-il pas lieu de penser que ceux qui choisissent de devenir analystes sont précisément ceux qui s'aperçoivent qu'ils n'en auront jamais fini avec la souffrance névrotique qui les a menés à demander une analyse (...) » (p.35 §3)*  
Cette formulation m'a arrêtée et étonnée. Qu'il n'y ait pas de fin à la souffrance névrotique, soit. mais le travail de l'analyse ne permet-il pas justement de « ne pas arroser son petit malheur tous les matins »? Et dans notre travail clinique, si bien sûr accueillir pleinement la souffrance et la plainte qu'elle occasionne est un passage obligé, est-ce que nous ne nous appuyons pas sur ce que nous entendons d'un souffle de vie parfois très ténu mais suffisant, pour peu que nous le repérons et le soutenions, à « tenir en respect » les pulsions mortifères. Une façon de « faire confiance » au patient, à ce qui l'a conduit jusqu'à nous.

Tu écris (p. 37 § 4) : *« Y croyons-nous encore assez pour avoir envie de nous convaincre que nous sommes de vrais et de bons psychanalystes, afin de le faire savoir à d'autres (...) ? »* Je dirais : croyons-nous encore aux capacités de ceux qui s'adressent à nous de faire une analyse ? N'a-t-on pas trop répété jusqu'à plus soif qu'il n'y avait plus de demandes d'analyse, qu'on était à mille lieues de la « cure-type » etc etc. Et, peut-être parce que j'ai beaucoup travaillé avec des *infans*, qui ne parlent que quand vous avez oublié toutes vos références et complètement perdu pied, j'ai pu constater qu'en écoutant au plus près la demande, un cadre de travail analytique peut être mis en place qui a quelque chose d'inédit, parce que c'est le cadre pour cette analyse-là. Il est vrai qu'en parler risque de vous attirer un « c'est pas de l'analyse » péremptoire. Et si c'était cela le danger, de « préférer » le cadre au patient si je peux le dire aussi schématiquement ? Et de ne pas oser parler de ce qu'on invente ? Voilà en tout cas deux axes possibles de travail pour nos futurs cartels. A suivre donc...

Claire Colombier

## REBOND

*J'ai reçu de Chantal Danjou un texte trop beau pour que je n'ai pas envie de le partager avec vous. Ce que je fais ici, puisqu'elle m'a donné son accord pour cela. Qu'elle en soit doublement remerciée. C.C.*

Il y a plusieurs années, une amie plasticienne – Liliane Aziosmanoff – et moi, réalisons un livre d'artistes intitulé *La fendillée, Lettre de l'Une à l'Autre*, les gravures de L. A. évoquant le monde des arbres, ses personnages s'y juchant et de leur faîte, sondant leur existence. La dénomination *Le Courrier* m'y fait penser, d'autant plus que chaque fois que je le lis, je me sens invitée à y répondre, du moins à saisir un vif de parole, ainsi que je l'écrivais dans *La fendillée*, qui « exprime [aussi] la condition de l'artiste convoqué toujours plus loin dans une tension extrême de son être ». Autre nouage – Ah ! Les nœuds du bois ! – dans *Courrier*, j'entends toujours courir le messenger, à l'instar, une nouvelle fois de ce que j'avais pu observer, injonction adressée à l'époque à l'artiste mais qui se lance à tout défricheur de paroles : « Cours dans les prés voisins, tiens enlacé un arbre, écoute sa propre fendillée qui délivre son sensible aubier et te le rend si fraternel ». Et c'est justement ce que je trouve dans le texte de Claire Colombier, une fraternité d'évocation, une capacité à créer du lien, à courir, mentalement, d'un lieu à un autre.

Mais de quel lieu parle-t-on ? Invariablement, inlassablement, de celui du désir, de sa nécessité sur laquelle elle revient dans les propos liminaires de son texte. Or, pour moi, en tant qu'écrivain, dire le désir requiert un travail *dans* et *par* le silence et l'immobilité. Tout naturellement, le lien se tisse, s'enlace, se ramifie aux notions que C.C. développe ensuite, celles du déplacement physique et du voyage dans l'immobile, ce dernier déplaçant peut-être davantage les choses, en soi et vers l'autre. Auquel cas, il n'y aurait pas, selon moi, d'obsolescence d'un voyage par rapport à l'autre voyage. Le poète Kenneth White ne dit-il pas que tout voyage géographique se double d'un nomadisme sensible et intellectuel<sup>1</sup> ? Effectivement, le déplacement physique et géographique n'annihile pas l'idée de déplacement dans la profondeur et dans l'intime. Les deux seraient plutôt stratifiés, et non statufiés - ni statuts-fiés - En cela aussi le texte de C.C. est très pertinent, liant toutes les questions ensemble qui, si on les isole les unes des autres - diversité ; désir ; déplacement ; distinction ; obsolescence ; délitement - ne créent plus de fondement, tombent en désuétude, alors que, justement, "substance" et "couches" sont à l'œuvre conjointement, brisent les isolements, "articulent", "parlent ensemble". Lisant cette page du *Courrier*, je peux noter que c'est ce que je recherche en écrivant : articuler, architecturer, faire parler.

---

<sup>1</sup> *L'esprit nomade*, Kenneth White, Biblio essais, Livre de poche, 2008

Disons que je ne le recherche pas intentionnellement, je m'y avance, m'y essaye comme lorsque j'entre dans l'eau, d'abord hésitante puis heureuse. Beaucoup de vie, de frémissement arboré donc, dans ce texte, de l'ouverture aussi...

A propos encore d'*obsolescence* : je lisais ce *Pourquoi et comment je suis toujours membre des CCAF*, dans ma crique de « Robinsonne », drôle de lieu, allez-vous me rétorquer ! Or le lieu crée aussi sa parole. Il advient qu'un pinson se mit à chanter. Aussitôt, "*obsolescence*" et ses syllabes ont-elles à leur tour commencé à chanter, sifflant, décantant, faisant entendre – quelques heures de robinsonnade suffisent à donner à écouter autrement - "*adolescence*", "*licence*", tout ce qu'a priori certains voudraient empêcher en parlant d'*obsolescence*. Aimeraient-ils tant que cela, enclorre, enfermer / refermer, déprécier, briser tel le nez d'une statue antique ou le bec d'un oiseau ? Enfin, ce que je vous en dis là, c'est la leçon du pinson, immobile en son pin face à la mer, que j'en ai tiré !

Chantal Danjou

Un article d'elle est paru dans le Courrier d'octobre 2015



## *LIRE, ÉCOUTER, VOIR*

J.-B. Pontalis *Le laboratoire central - Entretiens 1970-2012*  
Éditions de l'Olivier collection penser/rêver

La deuxième partie de ce recueil d'entretiens est consacrée à la question de l'écriture de la psychanalyse. Elle propose deux entretiens.

ÉCRIRE, PSYCHANALYSER, ÉCRIRE, échange de vues entre J.-B. Pontalis et Michel de M'Uzan et

DE L'INSCRIT À L'ÉCRIT, entretien de J.-B. Pontalis avec Pierre Bayard

« Je crois aux ressources infinies de la langue. Quelle que soit votre langue, elle peut tout dire. Dans « langue courante » j'entends ce que Louis-René des Forêts a appelé le courant de la langue, celui qui nous emporte.

Allons plus loin – et là encore analyse et littérature se rejoignent – la langue a l'étrange pouvoir de donner parole à l'*infans*, celui qui est privé de parole. (p.112)

« Pourquoi « coucher sur le papier ? » [...] Ce qui est ainsi *inscrit* demande à être *écrit*. J'opère alors une translation. Bien sûr, cette translation, comme toute traduction, ne va pas sans perte, mais on peut aussi trouver un gain dans ce passage d'une langue étrangère, étrangère même à celui qui la parle à une langue partageable [...] (p. 109)

Nous en avons parlé lors d'une réunion de *Caminantes*  
*La légèreté* de Catherine Meurisse Dargaud Préface de Philippe Lançon



et aussi de l'interview de Fethi Ben Slama dans le magazine *Le 1* n°112  
« Ceux qui vont tuer et se tuer souffrent de pathologies »

[...--J'invite le gouvernement à constituer une force de travail de scientifiques qui étudient de près des cas réels. Il faut que des psychologues, des psychiatres, des sociologues, des historiens œuvrent de concert.

- En quoi est-ce un nouveau danger ?

- Nouveau car, avec cette offre radicale, il s'est ouvert une voie qui peut capter la négativité de jeunes en difficulté, leur donner l'illusion de pouvoir répondre à leurs problèmes et en tirer une jouissance. C'est comme la toxicomanie ou la délinquance, mais ce nouveau fléau est bien plus dangereux car il produit des tueurs.

*Propos recueillis par ÉRIC FOTTORINO*

## TROUVAILLES

« Quand un atelier marchait bien, je me souviens qu'avec Félix Guattari on restait sur la réserve. Parce que dès qu'il y a mise en place d'une instance, ou d'un atelier, ceux qui y sont ont tendance à se regrouper, à se coller les uns aux autres dans un système de cooptation imaginaire, clos. Et il y a création d'un territoire. C'est une tendance dite naturelle. Plus on travaille bien dans un atelier, plus ça se ferme. Ce que j'appelle « la loi » doit intervenir pour casser ces territoires, ou du moins pour les ouvrir.[...]

Donc, il y a ce tas de gens. L'institution, quand ça existe, c'est un travail, une stratégie pour éviter que le tas de gens fermente, comme un pot de confiture dont le couvercle a été mal fermé.[...]

Ce genre de travail est une façon de singulariser les gens qui sont là, [...] d'avoir affaire à l'hétérogène sans essayer de l'écraser.

Ça, c'est l'exercice de la loi. Ça ne peut venir de l'établissement, qui ne peut produire que des règles. C'est un travail énorme parce que la loi, comme disait Lacan, c'est le désir. C'est ce qui structure l'ambiance, ce qui autorise une attention commune, une sympathie, une « attitude collective ».  
La mise en place concrète se fait par une structure de partage. »

*Extraits d'un séminaire de Jean Oury, proposé par C.C.  
qui n'en a pas retrouvé la référence exacte*

« Dans cette école du commerce des hommes, j'ai souvent remarqué ce défaut, à savoir qu'au lieu de chercher à connaître les autres, nous ne faisons effort que pour nous faire connaître et sommes plus soucieux de débiter nos marchandises que d'en acquérir de nouvelles. Le silence et la modestie sont des qualités très favorables aux relations humaines. »

*Montaigne, Essais, livre I, chapitre 26 « Sur l'éducation des enfants ».*  
*Adaptation en français moderne par André Lanly.*

© Honoré Champion, Paris, 1989.

## *IL AURA ÉTÉ DIFFICILE À FAIRE CE COURRIER*

Je passe sur les questions techniques liées au fait que j'ai du revenir à un plus ancien système d'exploitation pour que mon ordinateur ne « rame » pas en raison d'un système trop lourd pour ses capacités. Il est vrai qu'il est « vintage » mon ordinateur comme disent joliment les conseillers Apple. Toutes les petites tâches supplémentaires que j'ai dû faire sont certes un peu chronophages, mais ce n'est rien si je me sens portée par le désir de faire un numéro qui s'approche du Courrier que j'aimerais faire exister.

### *Il aura été difficile à faire ce Courrier*

Je passe sur le fait qu'une fois de plus, je dois le faire dans une période chargée pour moi, en raison d'autres échéances, et avec cette date butoir du départ en vacances de l'imprimeur. Reporter la parution du Courrier à la rentrée ? J'y ai songé mais non, il m'est nécessaire de me libérer de cette tâche avant la « rentrée ».

Je passe sur les insomnies, parce que je n'ai pas trouvé comment m'y prendre, parce que je ne sais pas où caser ce qu'il y a à caser, parce que je ne sais pas si je dois ou non renoncer à mettre dans le Courrier ce que j'avais écrit ou prévu d'écrire, avant de recevoir les autres textes.

### *Il aura été difficile à faire ce Courrier*

J'ai demandé à l'A.G. que quelqu'un prenne prochainement le relais. Je sens une lassitude, accentuée sans doute parce que je suis seule pour cette tâche, encore plus seule maintenant qu'Isabelle a souhaité ne plus s'occuper des annuaires, pièce maîtresse de la brochure *Contacts*.

Recevoir les articles, les lire, dialoguer avec les auteurs, quand ils le souhaitent, ça c'est la part passionnante pour laquelle je me sens toujours de l'élan. Les mettre en page au mieux, quand il s'agit des textes un par un, ça va aussi, même si j'ai toujours le trac que l'auteur ne s'y retrouve pas et n'aime pas la présentation de son texte. Contraintes éditoriales - il faut bien une « maquette » surtout si nous voulons évoluer vers un bulletin public – mais cette exigence a incontestablement une dimension castratrice.

Choisir la bonne rubrique, choisir l'ordre des textes, en fonction du contenu mais aussi en fonction de leur taille, des pages blanches à éviter pour gagner de la place et aussi pour arriver à un nombre de pages multiple de 4, nécessaire pour la technique de reproduction utilisée, ça c'est plus coriace, lassant à force, et cela j'aimerais pouvoir le partager, en discuter, ou simplement passer le relais.

*Il aura été difficile à faire ce Courrier*

Parce qu'une nouvelle fois, le temps pris par la réalisation est autant de temps en moins pour écrire. Et c'est sûrement cela la raison essentielle pour laquelle je demande ce passage de relais. Vous avez peut-être une idée, personnellement ou par certains de vos patients, de toutes les choses qu'on peut inventer pour tourner autour de l'écriture, reculant le moment de s'y mettre vraiment, i.e. lentement se dégager de la gangue des mots convenus, des expressions toutes faites, des idées qu'on pourrait avoir du « bien écrire », partir en exploration de ce continent du langage (et des langues dans lequel il se décline) qui nous habite et que nous tentons d'habiter. Et se confronter vraiment à cette question sans réponse de « l'écriture de la psychanalyse », impossible autant que nécessaire passage de l'oral à l'écrit.

*Il aura été difficile à faire ce Courrier*

Parce que l'image qu'il renvoie de notre collectif me questionne. Il y a certes une pluralité de contributions. Il y a certes, dans le présent numéro, ce précieux texte, le non « contre-rendu » de nos trois collègues, un bijou de concision et d'équivocité, bienvenu pour soutenir les voix et le désir qui ont habité cette A.G. du 20 juin 2016. Ce serait cela le Courrier : une pluralité de voix singulières, des échos du travail qui se fait dans les cartels, les groupes de travail dans chacune des régions, et une liberté de ton. Un Courrier qui renvoie l'image d'un collectif pluriel, au travail d'une façon légère, inventive, vivante, quoi ! C'est cela seul qui peut donner envie de venir parce qu'on sait qu'on pourra trouver sa place, sa place singulière, et qu'on sera d'autant plus précieux que, justement, on apporte cette voix à nulle autre pareille et qui prendra des résonances inouïes de se mêler aux autres.

*Je ne ferai plus le Courrier en 2017*

si j'ai l'impression que je m'enlise dans des ornières, que je fais seulement, en bonne fille, une tâche utile (?) pour le collectif, sans pouvoir, dans le même temps, suffisamment questionner *AVEC D'AUTRES* ce qui constitue un support d'échanges entre nous, le faire évoluer.

*QUI SERAIT PARTANT POUR CETTE AVENTURE ?*

Claire Colombier  
16 juillet 2016

## *AGENDA*

- 17/18 septembre 2016    *Coordination de l'I-AEP*
- 28/30 octobre 2016    *Séminaire du GAREPF à la Martinique*  
« Transfert et lien social »
- Automne 2016    *Journée(s) des CCAF (date et lieu à définir)*
- 21 et 22 janvier 2017    A.G. statutaire des CCAF

Les arguments des Séminaires de l'I-AEP se trouvent sur le site à l'adresse  
<http://www.iaep.eu/agenda/>

## *BLOC – NOTES*

Isabelle Dufresnoy et Claire Colombier vous présentent à nouveau leurs excuses pour les erreurs dans les annuaires de la brochure Contacts. Vous trouverez une liste des membres mise à jour sur le site des CCAF.

Claire Colombier présente ses excuses à Lucía Ibáñez Márquez dont le texte n'est pas paru intégralement dans le précédent Courrier. Vous trouverez en annexe de ce Courrier un tiré à part de l'article qui se trouve aussi sur le site.

*Les textes pour le Courrier n° 4/ 2016 sont à envoyer au plus tard  
le 19 octobre 2016*

*à Claire Colombier [ccolombierpro@gmail.com](mailto:ccolombierpro@gmail.com)*

*NB : Cette date pourra être modifiée en fonction de la date de nos journées de travail d'automne. Vous en serez prévenus par courriel.*